

En Deux Mots...

A Charleroi, le 2^e Chasseur aura bientôt une seconde caserne. "La Gazette de Charleroi" prétend que cette nouvelle fera sourire nos "petits chasseurs". Comme si c'était un régal de passer 17 mois de sa jeunesse dans ces étouffoirs. Evidemment, on comprend les plumitifs de la "Gazette": Ils sont aux gages de la réaction.

Cette caserne sera située à Montignies-sur-Sambre où une verrerie abandonnée sera aménagée à cet effet (?). Ne serait-ce pas, plutôt, le contraire qu'il faudrait faire? Supprimer les casernes et en faire des verreries.

Il est vrai que le régime actuel, basé sur la destruction et le crime, a besoin des armées et des casernes pour préparer la guerre.

Il est touchant de constater avec quel bel ensemble tous les partis ont torpillé la dernière grève des mineurs. Une preuve nouvelle de ce que les travailleurs n'ont plus rien à attendre des chefs de la social-démocratie ni des chefs staliniens.

Pendant longtemps, les dirigeants social-démocrates ont démagogiquement crié: "Vivent les 40 heures et les vacances ouvrières!". Las d'attendre, les mineurs partent à la conquête des 40 heures. A ce moment, les mêmes sociaux-démocrates s'en montrent les ennemis... volant, une nouvelle fois, au secours de la bourgeoisie et du régime.

Au temps où Rex menait une énorme agitation publique, pas un chef social-démocrate ne se levait. Maintenant qu'il est question de revendications, que les travailleurs partent en grève, ils ne parlent plus des 40 heures... ils bataillent à coups d'articles contre Degrelle!

Il en fut de même avec leur fameux plan. Au moment propice, au moment où les bourgeois abandonnaient le gouvernement-des-affameurs, ils laissent le Plan en plan, retournent une nouvelle fois leur veste pour voler au secours du capitalisme. Menteurs et farceurs, va!

Pourtant ceux-ci, à l'occasion, se frappent la poitrine des deux poings et rappellent à grands coups de gueule les luttes d'antan, d'il y a trop longtemps déjà. Vraiment, ce qu'ils ont changé!

Le Général-Baron Rucquoy est mort ce fut, paraît-il, un grand soldat, grand... Dommage pour lui, il est mort dans son lit!

Les journaux ont annoncé que le Roi et la nation entière lui ont rendu un solennel hommage. — Les J.S.R. ont bien l'honneur de spécifier qu'il ne s'agit pas de cette "nation", et qu'il n'ont rien de commun avec tous ces matraqueurs d'ouvriers, avec tous ces hauts gradés marchands-de-cadavres et les bourgeois en chapeau buse, spoliateur du peuple.

Degrelle avait ses Gendarmes pour hurler à l'aise dans ses meetings. Tous les social-démocrates protestaient. Mais, à Frameries, Spaak et Delattre ont eu les leurs.

Ce sont des gens honnêtes, respectables, très capables. Ce sont des députés, des Ministres. Mais ils fuient devant la contradiction, même d'un ouvrier. Ils n'osent pas laisser parler les autres. Alors quoi?... Ils ne valent pas chers.

Spaak est fier d'avoir voté les 17 mois — et ses amis aussi du reste. Nous lui demandons de s'engager à 30 centimes par jour et, en cas de guerre, de marcher en tête... Le fumiste, il aurait vite perdu sa fierté et son aspect bedonnant.

Collard aussi, le député J. G. S., a voté les 17 mois. Les farouches "révolutionnaires", les Godefroid et Delbrouck, qui ont exclu les camarades d'A. S. R. parce qu'ils luttèrent irrédûment contre le réformisme, n'ont pas osé prononcer le moindre mot contre l'acte de ce "député J. G. S.". Cela les juge. les uns aussi bien que l'autre.

Allemagne, Japon, U.R.S.S.

L'Allemagne et le Japon ont donc signé, il y a quelques semaines, un accord contre l'U.R.S.S. C'est tout-à-fait naturel, ces deux puissances impérialistes étant celles qui convoitent le plus l'industrie et l'agriculture modernisées de la Russie d'aujourd'hui.

A peine cet accord avait-il été rendu officiel que *Le Temps* le journal du grand capitalisme français, publiait en première page deux leaders, dont le thème central est celui-ci: «Nous avons conclu un pacte d'assistance mutuelle avec l'U.R.S.S. Aux termes de ce pacte, nous ne sommes tenus à prêter assistance à l'U.R.S.S. qu'au cas où celle-ci serait attaquée par UNE PUISSANCE EUROPEENNE.

Par conséquent, si c'était le Japon, puissance asiatique, qui attaquait l'U.R.S.S., le pacte ne jouerait pas. Nous y insistons, aujourd'hui que le Japon vient de conclure avec l'Allemagne un accord contre l'U.R.S.S.»

Au sujet de ces articles, pourtant extrêmement importants, la presse stalinienne a gardé un mutisme absolu.

On se l'explique très facilement.

Qu'auraient à y redire les dirigeants soviétiques et leurs sous-ordres de France et d'ailleurs? Que le pacte d'alliance militaire de l'U.R.S.S. avec la France était une duperie pour l'Union soviétique, même du point de vue juridique?

Et aussi qu'ils le savaient?

Ah non, pas de ça! Un stalinien ne se trompe jamais. Encore moins la bureaucratie soviétique et le grand «soleil» Staline.

C'est vrai. Ils ne «se» trompent pas. Ils trompent les ouvriers, au nom du communisme.

Justification d'une Impudeur

Il n'est guère d'habitude, dans les publications révolutionnaires, de publier des poèmes. Parmi les militants qui ont pour tâche de s'adresser aux travailleurs en leur indiquant des motifs et des méthodes de lutte, — parmi nous, — il existe on ne sait quelle retenue, une espèce de fausse pudeur qui les empêche de recourir à des moyens qui ne fassent pas directement appel à la raison, au jugement. Et pas seulement cette pudeur. On est généralement animé d'une (ou plutôt, lié à une) conception qui veut que les travailleurs ne soient pas réceptifs au langage du lyrisme ou de la poésie. Ou bien encore, on y est rébarbatif soi-même et on juge de bon ton de l'être... Nous croyons qu'à «Révolution» il nous faut briser avec ces préjugés-là, comme il nous faudra briser avec d'autres.

Avec «Révolution», nous venons nous adresser à la jeunesse révolutionnaire en un moment où elle se trouve lasse, déprimée dans ses forces vives. Notre tâche est tout entière de ranimation, de régénérescence. Ne nous imaginons pas qu'il nous serait possible de la remplir toute entière à l'aide d'arguments théoriques, de revendications économiques et de considérations politiques: n'ignorons pas qu'il faut **toucher** (et, par conséquent, **viser**) ailleurs aussi lorsqu'il s'agit de la jeunesse, d'insuffler des ferments de confiance et d'espoir à la jeunesse. Les questions économiques sont l'essentiel, bien entendu, et, sans doute, l'adhésion à notre tendance ne sera jamais très solide si elle ne se base pas sur de fermes convictions politiques. Mais tel pourra mieux sentir que comprendre, il lui faudra **d'abord sentir** et d'avoir bien senti lui fera **mieux comprendre** ensuite...

Comme écrivains ou poètes «prolétariens», il n'est point seulement, faux poètes et pauvres prosateurs, les chantres du «blé marxistes» ou les déificateurs du «Chef génial», «Soleil du monde» et «Père des peuples». Il en est encore qui demeurent révolutionnaires dignes et vrais poètes. De ceux-là, Victor Serge est peut-être le représentant le plus authentique; par le sort qui lui fut réservé en URSS et par l'attitude qu'il maintint à travers les épreuves, il les incarne, pourrait-on dire. Nous publierons des poèmes de Victor Serge, parce qu'il n'en est pas qui indiquent mieux comment le vrai talent peut intervenir pour donner plus de portée, plus de retentissement à des valeurs révolutionnaires et humaines.

Voici, aujourd'hui, un extrait de «LES DOUZE», qui revêt une signification particulière à d'autres égards. Après les premiers mois de guerre civile, alors que de toutes parts les intellectuels et écrivains russes (y compris Maxime Gorky) se désolidarisèrent des bolchéviques et leur tiraient dans le dos (à leur manière propre), c'est un poème qui fut la première manifestation artistique s'inspirant de la révolution d'Octobre et la glorifiant. Ceci n'est-il pas significatif du point de vue de ce que nous disions plus haut: pour certains ou dans certaines circonstances, **d'abord sentir** ?...

Ce poème, c'était précisément «LES DOUZE», de Alexandre Blok. Pour ceux à qui vouloir se dépenser, lutter, n'empêche pas de pouvoir sentir, quel appoint, quel réconfort que ce poème-là, imprégné tout entier d'un souffle d'épopée! Et aussi, pour être peu définie, peu délimitée en surface, quelle profonde compréhension des réalités révolutionnaires on peut y gagner!

LES DOUZE

...Ainsi s'en vont les douze...

— Qui est là-bas? Amène-toi!
C'est — l'étoffe du drapeau rouge
Que le vent furieux déploie...

Un tas de neige amoncelée.
— Qui s'y cache? Amène-toi!
Seul le chien, bête affamée,
En les suivant de près aboie...

— Fous-moi le camp, bête pouilleuse!
J'te fous mon flingue dans le dos!
Eh! monde ancien, bête galeuse,
Dégonfle-toi, j'aurai ta peau!

...Montrant les dents la bête grogne
La faim la tient. Elle ne part pas!
Chien qui grogne... Vieille charogne!
— Eh! Qui vive? Qui vient donc là?

— Qui donc agite le drapeau rouge?
— Regarde un peu, il fait si noir!
— Qui donc là-bas dans l'ombre bouge
En tapinois sur le trottoir?

— J'aurai ta peau de toute manière,
Rapplique ici plutôt, mon vieux!
— Dis donc, l'ami, fais pas d'manières
Amène-toi où l'on fait feu!

Tra-ta-ta et l'écho roule
Se répercute dans les maisons
Et la rafale gaie et soûle
Soulève la neige en tourbillon...

Tra, ta, ta!
Tra, ta, ta!

...C'est ainsi que vont au loin les douze —
En arrière, — le chien les suit.
En avant, — avec une loque rouge,
Invisible et serein,
Et des balles jamais atteint,
D'une démarche caressante,
Sur la neige étincelante
Couronné de roses, sans bruit,
Les précède — Jésus-Christ.

Lisez et diffusez :

RÉVOLUTION